

Outils de la langue et de l'analyse littéraire

Ordre de la narration, rythme du récit, description

----- Exercices supplémentaires

Exercice 1 Repérez dans les passages suivants une ellipse narrative, un sommaire, une scène, justifiez le choix de l'écrivain.

a) *Pendant l'occupation prussienne de la Normandie, en 1870, les passagers d'une diligence s'attendent à repartir après une nuit passée dans une auberge ; or la diligence n'est pas attelée.*

Mais on ne trouvait pas le cocher. À la fin, on le découvrit dans le café du village attablé fraternellement avec l'ordonnance de l'officier. Le comte l'interpella :

« Ne vous avait-on pas donné l'ordre d'atteler pour huit heures ?

– Ah bien oui, mais on m'en a donné un autre depuis.

– Lequel ?

– De ne pas atteler du tout.

– Qui vous a donné cet ordre ?

– Ma foi ! Le commandant prussien.

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien. Allez lui demander. On me défend d'atteler, moi je n'attelle pas. Voilà.

– C'est lui-même qui vous a dit cela ?

– Non, Monsieur : c'est l'aubergiste qui m'a donné l'ordre de sa part.

– Quand ça ?

– Hier soir, comme j'allais me coucher. »

Guy de Maupassant, *Boule de Suif*, 1880.

b) *L'officier prussien retient la diligence tant que l'une des passagères, Boule de Suif, ne lui aura pas cédé. Le soir arrive.*

On déclara qu'il était temps de s'en aller, et chacun gagna son lit.

On se leva encore d'assez bonne heure le lendemain avec un espoir indéterminé, un désir plus grand de s'en aller, une terreur du jour à passer dans cette horrible petite auberge.

Hélas ! les chevaux restaient à l'écurie, le cocher demeurait invisible. On alla, par désœuvrement, tourner autour de la voiture. Le déjeuner fut bien triste.

Guy de Maupassant, *Boule de Suif*, 1880.

Exercice 2 Dans cet extrait de la nouvelle de Maupassant *La Parure*.

a) étudiez le rythme du récit.

b) trouvez une prolepse et une analepse, montrez quel est l'intérêt de cette construction.

c) quel est le point de vue adopté dans chacun des passages suivants ? Quel en est l'intérêt :

– du début à « son misérable argent » ;

– de « Mais parfois lorsque son mari » à vous sauver » ;

– de « Or, un dimanche à « séduisante ».

La jolie Mme Loisel a emprunté à son amie Jeanne Forestier un collier de diamants pour se rendre à une soirée avec son mari. Mais au retour, elle s'aperçoit qu'elle a perdu cette parure. Le couple s'endette pour racheter ce bijou qui est rendu à Mme Forestier sans qu'elle ne s'aperçoive du changement. Mais il faut rembourser.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde ; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier chez l'épicier chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent. Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait, le soir à mettre au net les comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait ? Qui sait ? Comme la vie est singulière, changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver !

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant.

C'était Mme Forestier toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler ? Oui, certes.

Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas ?

Elle s'approcha.

« Bonjour Jeanne. » L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia :

« Mais... Madame !... Je ne sais... vous devez vous tromper

– Non. Je suis Mathilde Loisel. »

Guy de Maupassant, *La Parure*, 1884.

Exercice 3 Voici l'ouverture de la nouvelle normande de Maupassant « La Ficelle » qui raconte la mésaventure d'un homme injustement soupçonné d'un vol un jour de marché.

a) Dites quelle est la scène décrite.

b) Étudiez la construction de la description et les effets de réels.

c) Quelle est l'atmosphère établie dans cette description initiale ? Quelles sont, selon vous, les fonctions de cette description ?

Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg ; car c'était jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds. Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par ci, des têtes de canards par là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étriqué, épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet. Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots. Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison. Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Guy de Maupassant, *La Ficelle*, 1883.